

volupté surtout sensuelle. Elle préparait les voies à l'Épicurisme, qui n'en diffère, dans sa théorie des mœurs, qu'en ce qu'il fait consister le bonheur dans une sphère plus étendue de jouissance.

Pour conduire l'homme au bonheur, Epicure lui enseigne l'athéisme et le matérialisme. Ce n'est pas Dieu qui a fait et qui conserve ce vaste univers. Le monde et tout ce qu'il contient est le produit du concours fortuit des atomes se mouvant dès l'Éternité, par leur propre énergie, dans le vide infini. De certaines combinaisons de certains atomes sont résultées la vie végétale, la vie animale, la vie intelligente elle-même. Par suite, il n'y a pas de distinction entre le devoir et le plaisir ; ils sont chose identique : seulement il faut calculer les jouissances de manière à éviter tout excès funeste à la santé et au repos.

Zénon de Citium, père du Stoïcisme, emprunta à l'Épicurisme la partie métaphysique de ses théories. Ainsi ce philosophe et son école professaient l'athéisme, le matérialisme et le fatalisme. C'est, comme l'ont remarqué les historiens de la philosophie, par la sévérité de sa morale, empruntée au Platonisme, contrairement aux exigences évidentes de son ontologie, et plus encore peut-être par l'exaltation de l'orgueil humain, que le Stoïcisme s'éduisit les grandes âmes qui autrefois l'embrassèrent.

(A continuer.)

Situation Religieuse de l'Amérique Anglaise.

PAR E. RAMEAU.

La rivalité des doctrines qui se partagent nos convictions présente sans contredit un des plus curieux sujets d'étude que puisse offrir l'esprit humain. Lorsque nous suivons, dans leurs luttes intellectuelles, ces consciences divisées par les idées, et cependant rapprochées par les faits, ces principes contrariés qui se côtoient toute la vie en s'efforçant de se surmonter les uns les autres, nous voyons se déployer sous nos yeux les péripéties d'un drame idéal où toutes les facultés de l'âme entrent en scène. La ferveur dogmatique, l'apreté du raisonnement, l'ardeur de l'imagination sont stimulés tour à tour ; le philosophe qui, malgré la fierté de ses affirmations, cherche toujours, le sceptique travaillé par l'empirisme sous son ironie dédaigneuse, et le bon vulgaire lui-même, plein de curiosité devant les contradictions qui se croisent, personne ne se soustrait à l'intérêt de cet antagonisme !

Cette émulation passionnée offre, dans l'Amérique anglaise, un attrait d'autant plus vif que, par la force des circonstances, elle s'est trouvée contenue dans de justes bornes, sans que l'emportement de ses ardeurs ait dégénéré en persécution, et l'on peut affirmer que presque aucun incident brutal n'est venu compromettre ce travail si légitime et si intéressant de l'intelligence. Rien n'est donc plus instructif que de suivre cette lutte des croyances où chacune d'elles, agissant en pleine liberté, livrée à ses seules forces, manifeste clairement les aptitudes dont elle est douée et l'action spéciale qu'elle exerce sur l'esprit de l'homme.

Ces considérations prennent ici, pour nous Français, un intérêt tout particulier par les questions de nationalité et de race, qui s'y trouvent mêlées ; et, disons-le de suite, leur résultat n'a rien qui doive nous attrister. Matériellement nous avons été en Amérique le peuple

conquis, moralement et intellectuellement nos Français se sont constamment maintenus en une prééminence à laquelle de nouveaux gages semblent encore assurer pour l'avenir.

Le catholicisme n'a point été étranger à la solidité de ce maintien : aux États-Unis, il est presque partout d'importation récente, son développement date d'hier ; mais, au Canada, nous nous trouvons vis-à-vis d'une situation diamétralement opposée : c'est le protestantisme qui est ici nouveau venu dans le pays, c'est lui qui, débutant avec la conquête anglaise, s'est multiplié en profitant spécialement de l'immigration européenne ; la religion catholique, au contraire, y a grandi sur le fonds préexistant de la population ancienne, dont il a tiré la plus grande part de son accroissement.

De ces deux situations diverses et comparées, il sortira des enseignements particulièrement instructifs pour les esprits très-prudents qui se prémunissent avec méfiance contre les séductions d'une croissance nouvelle, subite, et un peu trop fougueuse dans sa nouveauté. Cette méfiance, nous la signalons en nous l'expliquant aisément : une progression qui part de zéro a un très-grand avantage sur toute autre pour paraître marcher vite dans son développement. Le premier abord de ce contraste éblouit les uns plus que de raison, mais, par contre, il excite la suspicion de plusieurs autres qui redoutent de se trouver victimes d'une illusion ; de sorte qu'aux yeux d'un certain nombre, cet excès même d'évidence dans ses progrès en Amérique nuit plus au catholicisme qu'il ne le sert. On ne se tient donc en garde contre aucun mirage, on se rejette sur les puissants effets de l'immigration, on redoute l'art de grouper les chiffres, art insidieux qui possède des finesses et des retours contre lesquels l'expérience aime à se mettre en défense. L'expérience a ses raisons pour s'en défier ; nous ne la blâmerons point d'être très-réservée, mais parfois elle semble se livrer trop volontiers à la prudence.

En s'étonnant de ces progrès extraordinaires, beaucoup de personnes les suspectent d'autant plus aisément qu'il tiennent le catholicisme pour débile, caduc, insoutenable désormais ; s'il se maintient en certains pays, c'est grâce au bénéfice de l'habitude, et quelquefois par la faveur de la loi ; mais quel paradoxe de venir parler de son développement rapide dans un pays nouveau, libre, protestant et démocratique ; cela révolte un peu le vieil homme dans de tels esprits ? N'est-ce point là le secret de cette excessive réserve de plusieurs qui, sans même se l'avouer, subissent, en ceci, la logique de leurs précédents intellectuels et du système entier de leurs tendances.

Quoi qu'il en puisse être, l'occasion est unique pour tous de vérifier ici le motif de ces inquiétudes et d'éprouver si la vitalité dont le catholicisme a fait montre aux États-Unis est une réalité ou une illusion. Les circonstances étant en Canada exactement renversées, nous verrons bien si la balance se produit identique dans l'un et l'autre cas ; la dissemblance des situations doit s'équilibrer par une bascule de résultats que la logique appelle tout d'abord ; si le catholicisme emprunte quelque avantage aux conditions particulières de son établissement aux États-Unis, le protestantisme a dû recueillir les mêmes bénéfices au Canada ; s'il en était autrement, il en résulterait un argument bien grave en faveur du premier ; la puissance particulière que nous attribuons à son expansion dans le nouveau monde.